

LA FOLIE

Victor Duché
Christophe Pénicaut

SOMMAIRE

Introduction

L'Histoire de la folie à l'âge classique de Michel Foucault.

- 1)- Le moyen âge
 - A)- L'exclusion des lépreux
 - B)- Les maladies vénériennes
- 2)- La renaissance
 - A)- La Nef des fous
 - B)- Érasme, une expérience critique de la folie
- 3)- Le 17ème siècle, la folie comme écart
 - A)- Le grand renfermement
 - 1)- Descartes
 - 2)- L'hôpital général
 - B)- Le monde correctionnaire
 - C)- Expériences de la folie
 - D)- Les insensés
- 4)- Le 18ème siècle et la nosographie naissante
 - A)- Le fou au jardin des espèces
 - B)- Le délire
 - C)- figures de la folie
 - D)- L'ébauche d'une thérapeutique
- 5)- Le nouvel ordre asilaire
 - A)- Le Neveu de Rameau
 - B)- La grande peur
 - C)- Le nouveau partage
 - D)- Du bon usage de la liberté
 - E)- La naissance de l'asile

1)- Surveillance, contrôle, dressage

2)- Le médecin, personnage central

F)- le cercle anthropologique

Critiques :

Introduction

1)- La polémique entre Foucault et les historiens.

2)- Le rapport de Foucault à Freud.

L'antipsychiatrie :

1)- La méthodologie de l'antipsychiatrie

2)- L'antipsychiatrie, une vision du monde

3)- La Philadelphia Association

4)- La communauté antipsychiatrique

5)- Le droit à la crise

6)- Le discours de la folie et la société

7)- Une dénonciation de la violence

8)- La schizophrénie

9)- Trois exemples d'application d'antipsychiatrie

A)- L'institution en négation

B)- Le pavillon 21

C)- Bonneuil, un lieu pour vivre

10)- L'antipsychiatrie, un échec ?

INTRODUCTION GÉNÉRALE :

L'idée que l'occident s'est faite de la folie a connu de très importantes variations, cependant elle n'a jamais cessé d'apparaître en liaison avec celle de la raison. La folie est l'autre de la raison, mais un autre dont le rapport à celle-ci varie selon les époques.

La folie peut être un autre qui conteste la raison à l'intérieur d'elle même. Elle peut être encore ce visage de ténèbres, cette certitude de mort de l'âme, cette punition divine liée au péché, cette bête de désir, que la raison s'efforce de vaincre mais sur lesquels il n'y a pas de victoire définitive.

Il y a donc une vérité de la folie, vérité tragique et d'avertissement. De là, l'extrême ambiguïté qui caractérise l'attitude de toutes les sociétés et de toutes les cultures vis à vis des fous. On les chasse, ou on les exhibe comme l'image qui menace chacun. Ou encore, on leur donne la parole là où elle est retirée à tout les autres : les bouffons des princes et des rois.

L'HISTOIRE DE LA FOLIE **A L'AGE CLASSIQUE**

DE MICHEL FOUCAULT

" Ce n'est pas en enfermant son voisin qu'on se convainc de son propre bon sens. "

Dostoïewski, journal d'un écrivain

INTRODUCTION :

L'Histoire de la folie paraît en 1961 : c'est la premier ouvrage théorique de Foucault, et le point de départ effectif de toutes ses investigations ultérieures.

L'objectif de cet ouvrage est d'écrire l'histoire de la folie, des gestes de ségrégation et d'exclusion fondés sur une peur de cette différence.

Foucault montre que l'apparition de la psychiatrie ne laisse guère parler la folie, elle ne laisse pas de place pour l'émergence d'une vérité concernant la folie mais l'isole et aliène les insensés à un environnement asilaire, c'est de cette façon qu'il démystifie donc la libération des fous par Pinel.

La fin du livre est une poétique de la folie, Foucault y montre dans un éloge de la folie que celle-ci connaît un élan créateur.

1)- LE MOYEN-AGE :

A)- L'exclusion des lépreux :

Tout au long du moyen âge, ce qui surplombe l'existence humaine, c'est cet achèvement et cet ordre auquel nul n'échappe : le " thème de la mort règne seul". Le lépreux est l'archétype même de l'homme voué à la mort, qu'on ne peut pas guérir. Le rituel d'exclusion du lépreux montrait qu'il était, vivant, la présence même de la mort.

Dans sa signification pratique, les léproseries étaient destinées à sauvegarder la société de la lèpre ; mais très vite elles prendront pour l'essentiel une dimension symbolique. Le lépreux est " *cette figure insistante et redoutable qu'on n'écarte pas sans avoir tracé autour d'elle un cercle sacré.* "

Le lépreux est banni de l'église et de la société. Cependant la lèpre est l'expression du châtime divin, qui veut le laver de ses péchés ; en ce sens, le lépreux bénéficie toujours de la bonté de Dieu. Ainsi exclu de l'église et des hommes, le lépreux peut espérer entrer au Paradis. C'est " *la forme d'un partage rigoureux qui est exclusion sociale, mais réintégration spirituelle.* "

" L'image du lépreux perdurera même une fois que les léproseries en seront vides. "

B)-les maladies vénériennes :

Les maladies vénériennes prennent le relais de la lèpre : les malades sont parqués dans des léproseries. néanmoins, elles ont un statut différent que la lèpre, car " *ce mal devient très vite, chose médicale, relevant entièrement du médecin.* "

2)- LA RENAISSANCE :

La Renaissance marque l'apparition d'un nouvel objet, lui aussi d'ordre pratique et symbolique.

A)- La Nef des fous :

Le célèbre tableau de Jérôme Bosch, La nef des fous symbolise ce qu'était à l'aube de la renaissance l'existence des insensés. Ce sont des "bateaux, qui d'une ville à l'autre menaient leur cargaison insensée. Les fous avaient alors une existence facilement errante". Le fou est le **passager** entre deux rives qui ne lui appartiennent pas ; il ne peut résider que dans le passage. La folie est exclue de la ville, mais elle n'est pas encore reléguée dans une structure de la morale cartésienne qui considère le fou comme celui dépourvu de Cogito, d'humanité. Symbolique de l'eau qui est à la fois divine (le fou est un flottant, il n'est ancré ni dans sa foi, ni dans l'église) et qui a également un pouvoir de purification. La folie créée au fil de l'eau condamne ainsi à l'errance "les passagers incommodes" chassés des villes en quête de ces destinations inconnues dont ils attendent leur délivrance. Cette navigation emporte et purifie, livre à l'incertitude du sort. " *Enfermé dans le navire, d'où on échappe pas, le fou est confié à la rivière aux mille bras, à la mer aux mille chemins, à cette grande incertitude extérieure à tout. Il est prisonnier au milieu de la plus libre, de la plus ouverte des routes : solidement enchaîné à l'infini carrefour. Il est le passager par excellence, c'est à dire le prisonnier du passage. Et la terre sur laquelle il abordera, on ne la connaît pas, tout comme on ne sait pas, quand il prend pied, de quelle terre il vient. Il n'a sa vérité et sa patrie que dans cette étendue inféconde entre deux terres qui ne peuvent lui appartenir.* "

Le discours des fous dans la littérature annonce l'apocalypse, la fin du monde, la danse macabre déjà présente au coeur du monde de la mort. L'expérience comique et tragique de la folie rassemblent les visages forcenés qui s'enfoncent dans la nuit évoquée par Bosch, Bruegel ou Dürer. Le thème de la mort se transforme et le fou devient l'incarnation de ce qu'était le lépreux : l'illustration de la condition humaine. " *Et voilà que cette grande inquiétude pivote sur elle-même : la dérision de la folie prend la relève de la mort et de son sérieux. De la découverte de cette nécessité qui réduisait fatalement l'homme à rien, on est passé à la contemplation méprisante de ce rien qu'est l'existence elle-même. (...) La tête est déjà vide qui deviendra crane (cf les vanités) La folie, c'est le déjà là de la mort. (...) Ce qu'il y a dans le rire du fou, c'est qu'il rit par avance du rire de la mort ; et l'insensé, en présageant le macabre, l'a désarmé.* "

Dans le théâtre et la littérature, le personnage du fou prend une ampleur considérable : " *quand la folie entraîne chacun dans un aveuglement où il se perd, le fou, au contraire, rappelle à chacun sa vérité.* "

B)- Érasme, une expérience critique de la folie :

Cette expérience croise une autre expérience de la folie, critique cette fois, étrangère à la première. L'éloge de la folie d'Érasme en est l'exemple par excellence. La raison du sage chez Érasme comme chez Montaigne est capable de maîtriser la folie, de la mettre à distance et de la soumettre, occultant la part de l'ombre qui est la vérité de la folie. La folie est désormais cernée par la raison qui la juge. Elle est soumise au principe de raison et devient " *une des formes de la raison.* " " *c'est que maintenant la vérité de la folie ne fait plus qu'une seule et même chose avec la victoire de la raison, et sa définitive maîtrise : car la vérité de la folie, c'est d'être intérieure à la raison, d'en être une figure, une force et comme un besoin momentané pour mieux s'assurer d'elle même.* "

La nef des fous devient par la suite hospital par cette ébauche de "cogito" par la raison qui la fait entrer dans sa structure.

La renaissance a commencé à maîtriser la folie qui " *cesse d'être aux confins du monde, de l'homme et de la mort, une figure d'eschatologie* ", ironisant sur la vie, la mort, le sérieux, le pouvoir du prince qu'elle met en dérision. Mais la Renaissance ne l'a pas encore réduite au silence.

3)- LE 17EME SIECLE : LA FOLIE COMME ÉCART :

A)- Le grand renfermement :

1)- Descartes :

Alors que la Renaissance pense la folie à partir de la raison (de l'une à l'autre la différence est de degré plus que de nature), Descartes, avec les Méditations Métaphysiques, en 1641, introduit un clivage entre nature et raison, ouvrant une nouvelle configuration de la folie : c'est la naissance du Cogito qui va transformer la pensée de l'homme et donc tout son rapport à la folie.

A la recherche d'une certitude inébranlable, qui se donne sous la forme d'une évidence, Descartes, sur le chemin du doute, se heurte aux objections que rencontre la folie. N'est ce pas la folie qui l'entraîne à douter des sens, du corps ? La folie consiste à nier la vérité de l'immédiat ce à quoi se refuse Descartes qui se sépare des insensés et de leur extravagance (première méditation), en rejetant l'hypothèse de la folie : le sujet qui doute, qui pense n'est pas fou, ne peut pas être fou. Pour mettre en doute le corps et les sens, Descartes fait donc appel au rêve. Il conjure la folie au nom du doute et de la pensée, au nom du sujet qui doute et pense et qui, s'il peut raisonner faux, ne peut déraisonner.

Au 16ème, on n'est pas sûr de ne pas être dans une illusion, de ne pas céder à la folie ; on ne se sent pas à l'abri de la folie. Descartes ne permet pas le doute entre folie et raison. Au contraire, c'est justement le concept du doute qui lui permet d'être retranché dans l'espace hermétique de la raison ; la folie en est formellement exclue, la séparation est définitive. " *Ainsi le péril de la folie a disparu de l'exercice même de la raison (...) le cheminement du doute cartésien semble témoigner qu'au 17ème siècle le danger se trouve conjuré et que la folie est placée hors du domaine d'appartenance où le sujet détient ses droits à la vérité.* "

La folie est l'écart, l'autre, le rien, le reste de la raison. Cet avènement historique de la raison dans la pratique philosophique introduit un nouveau partage de la raison et de la déraison, contemporain de la transformation des institutions qui condamnent la folie à l'exil.

2)- *l'hôpital général :*

Comment en est-on venu à élaborer une science de la folie (psychiatrie) qui ne soit pas la science d'un état humain objectif, mais la science d'une structure dans laquelle on a enfermé la folie ?

C'est la fondation à Paris de l'hôpital général en 1656 qui constitue la procédure inaugurale d'exclusion de la folie, annonçant une politique d'assistance par l'état. Cet établissement n'est pas une institution médicale. c'est un lieu de rassemblement et de contrôle de tous ceux qui menacent l'ordre monarchique et le règne de la raison.

Le rationalisme va induire le travail comme pilier de la nouvelle société ; cette nouvelle morale implique que l'oisiveté devient coupable. Les oisifs sont enfermés dans l'hôpital général et divisés en "bon" et "mauvais" selon cette même éthique (les "bons" oisifs acceptent de se remettre dans une structure de travail : " *Il y aura d'un côté la région du bien, qui est celle de la pauvreté soumise et conforme à l'ordre qu'on lui propose ; de l'autre la région du mal, c'est à dire de la pauvreté insoumise, qui cherche à échapper à cet ordre. La première accepte l'internement et y trouve son repos ; la seconde le refuse, et par conséquent le mérite.* ") L'enjeu est donc d'abord économique. Il s'agit d'enfermer les sans-travail : vagabonds, pauvres, fous et de protéger le corps social des germes de révolte dont ils sont porteurs, en une période de crise économique qui touche l'occident. L'internement permet aussi une réserve de force de travail à bas prix, facile à exploiter en des temps plus cléments.

L'internement a aussi une portée morale : il sert à réprimer l'oisiveté et procède à une mise au travail généralisée. Les fous sont emportés dans le mouvement de condamnation du désœuvrement, source de tous les vices. Le travail obligatoire est le moyen obligé de toute réhabilitation morale : " *l'efficacité du travail est reconnue parce qu'on la fonde sur sa transcendance éthique.* "

La religion évolue dans le même sens que le rationalisme cartésien : le protestantisme insiste également sur une certaine culpabilité du pauvre lorsqu'il explique que, comme chaque individu est responsable devant Dieu, il n'y plus de place dans la religion à la charité ; même faire oeuvre de charité devient coupable.

Ainsi évoluent en parallèle deux grandes idées : une exclusion de la déraison d'un point de vue social d'une part, et d'un point de vue moral d'autre part : " *l'état ou la cité préparent une forme nouvelle de sensibilité à la misère ; une expérience du pathétique allait naître qui ne parle plus d'une glorification de la douleur, ni d'un salut commun à la pauvreté et à la charité ; mais qui n'entretient l'homme que de ses devoirs à l'égard de la société et montre dans le misérable à la fois un effet du désordre et un obstacle à l'ordre. Il ne peut donc plus s'agir d'exalter la misère dans le geste qui la soulage, mais, tout simplement, de la supprimer.* "

Ce contexte va conduire à envisager l'hôpital général, non plus du point de vue de l'enfermement qui visait simplement à maintenir un ordre social, mais à un internement.

B)- *Le monde correctionnaire :*

On assiste donc à la création d'une nouvelle notion sociale de la folie : "*l'internement a rapproché, dans un champ unitaire, des personnages et des valeurs entre lesquels les cultures précédentes n'avaient perçu aucune ressemblance ; il les a imperceptiblement décalés vers la folie, préparant une expérience -la notre- où ils se signaleront comme intégrés déjà au domaine d'appartenance de l'aliénation mentale.*"

L'internement est le sort des fous, des pauvres, mais aussi de tous les libertins, dont les vénériens, sodomites, homosexuels. Avec le mal vénérien, impureté plus que maladie, la médecine se fait complice de la morale. Tout ce qui s'écarte de la norme sociale et morale est une figure du mal et de la déraison. Toute débauche, toute transgression qui menace l'ordre familiale désormais soumis aux ingérences de l'état, la ségrégation, l'exclusion et la réduction au silence. La famille devient une forme de la raison à protéger contre les infamies qui sont les figures de la déraison : "*l'institution familiale trace le cercle de la raison ; au-delà menacent tous les périls de l'insensé*". La folie en est une et la plus significative. Entre raison et déraison s'opère une ligne de partage. La déraison développe un champ d'expériences à reprendre dans les raies d'un espace correctionnaire qui continue le sol d'une science de la maladie mentale.

Un partage strict entre le bien et le mal se met en place dans cette structure rationaliste : toute déviance est coupable et ainsi, cela a entre autre pour corollaire le partage de la sexualité entre raison et déraison.

C)- Expériences de la folie :

À l'âge classique, l'expérience de la folie est une "*expérience homogène*", et cela autant dans les formes mêmes de la folie que dans son rapport à la violence ; la violence du fou est mêlée à la violence de la normalité. Le paradoxe dont traite ici Foucault est que malgré le fait que l'hôpital général n'ait pas comme fonction de soigner ceux qui le fréquentent, apparaît l'idée d'une certaine curabilité de la folie.

La médecine du 17^{ème} siècle n'a réussi à cerner la folie que dans sa structure sociale ; la psychiatrie du 20^{ème} siècle s'appuie sur les mêmes fondements et justifie ainsi l'internement du 17^{ème} siècle, elle a seulement abouti à une catégorisation plus fine. Mais cela permet uniquement d'acquiescer "*à bon marché une conscience heureuse en ce qui concerne d'une part la justice de l'histoire, de l'autre, l'éternité de la médecine. La médecine est vérifiée par une pratique pré-médicale ; et l'histoire justifiée par une sorte d'instinct social, spontané, infaillible et pur*".

L'âge classique n'utilise pas d'expertises médicales ; celles-ci sont remplacées par l'arbitrage judiciaire qui lui, sera la base des théories médicales : "*Sous la pression des concepts du droit, et dans la nécessité de cerner précisément la personnalité juridique, l'analyse de l'aliénation ne cesse de s'affiner et semble anticiper sur des théories médicales qui la suivent de loin*". Avec l'intrusion de la justice dans la folie, la conception sociale plus la conception juridique de la maladie mentale se rejoignent. Par conséquent la culpabilité de la déraison érigée en principe fondateur au 17^{ème} siècle devient caduc quand la justice accorde au fou un statut particulier : "*cela veut dire que pour la première fois l'homme aliéné est reconnu comme incapable ET comme fou*". La médecine de l'esprit dans sa forme positive est une sorte de combinaison de l'expérience de l'internement et de l'expérience juridique.

D)- les insensés :

La folie n'est pas envisagée du point de vue de la maladie, mais à travers une morale "*où elle n'apparaît plus qu'à titre de perturbation*". La folie est envisagée sur le plan de la VOLONTÉ ; le fou a une "mauvaise volonté" et par là il appartient au domaine du mal et sa folie est liée à un crime. "*dans le monde de l'internement, la folie n'explique ni n'excuse rien ; elle entre en complicité avec le mal, pour le multiplier, le rendre plus insistant et dangereux, et lui prêter de nouveaux visages*". Ainsi, il n'y a pas de distinction faite entre la vraie folie et la folie simulée, puisque dans tous les cas, il y a une altération coupable de la volonté. (différence avec le point de vue juridique qui nie toute culpabilité du fou et alors : "*l'essentiel est donc de savoir si la folie est réelle, et quel est son degré ; plus elle sera profonde, plus la volonté du sujet sera réputée innocente.*") plus qu'une affaire morale, cela relève d'un véritable choix éthique : "*et si l'homme classique en perçoit le tumulte, ce n'est pas à partir du rivage d'une pure et simple conscience raisonnable mis du haut d'un acte de raison qui inaugure un choix éthique*". De même, le choix de Descartes d'exclure la folie de la raison et du doute ne provient que du fait de sa volonté : "*tout comme la pensée qui doute implique la pensée et celui qui pense, la VOLONTÉ de douter a déjà exclu les enchantements involontaires de la déraison.*" La volonté intervenait dans le choix entre raison et déraison, et cela même avant l'émergence du Cogito ; mais la différence à l'âge classique est que la raison renvoie à un idéal éthique. En effet, l'état de folie ou de raison provient d'un choix fondamental qui met en avant la liberté du sujet : "*le*

péril de la folie (...) renvoie à cette région où le déchirement de la liberté doit faire naître avec la raison le visage même de l'homme. " Ceci explique qu'il n'y ait aucune préoccupation morale du traitement infligé aux fous ; il n'est pas possible de traiter "inhumainement" ce qui relève déjà de l'inhumain, d'un refus de l'homme de sa condition et de la possibilité du développement de sa raison.

L'internement moderne témoigne d'une volonté d'éviter le scandale. Les fous sont enfermés, exclus, cachés : *" l'inhumain ne peut provoquer que la honte "*. Une exception dans cette mise au secret : la folie qui est érigée en spectacle : *" on la montre, mais de l'autre côté des grilles ; si elle se manifeste, c'est à distance, sous le regard d'une raison qui n'a plus de parenté avec elle, et ne doit plus se sentir compromise par trop de ressemblance "*. La folie témoigne d'une bestialité où l'homme est aboli ; l'homme est en rapport immédiat avec son animalité, sans autre référence, ni aucun recours : il n'a plus de raison, plus de Cogito. A la même époque, Pascal écrit : *" je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête. Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée : ce serait une pierre ou une brute "*. Lorsque le fou est devenu une bête, cette présence de l'animal en l'homme qui faisait le scandale de la folie s'est effacée.

Ainsi l'internement des insensés est une mesure de police dénuée de toute intention thérapeutique. L'âge classique conjugue donc deux expériences de la folie qui témoignent de sa situation paradoxale. L'une morale voit dans la folie la *"pointe extrême de défauts "*. La folie rejoint le vice : elle est le résultat d'une volonté mauvaise. L'autre considère la folie comme un scandale : celui de l'animalité en l'homme; spectacle à produire pour l'homme sain, horrifié de voir derrière les grilles de l'espace asilaire, qui ressemble aux cages de ménagerie, ce qui n'a plus rien de commun avec la raison : la bestialité. Ainsi, la folie est coupable d'une part, et de l'autre pas. La psychiatrie témoigne de la difficulté de se sortir de ce paradoxe : c'est ce thème classique à la folie animale qu'elle reprend à son compte au 19^{ème} siècle à travers une théorie de l'aliénation mentale comme mécanisme pathologique de la nature ; la même psychiatrie est l'héritière de la raison classique lorsqu'elle enserme sur le fou dont la volonté est perverse dans l'appareil de la contrainte morale ; d'un côté l'internement perdurera comme punition morale, et de l'autre le fou sera vu comme représentant de l'innocence.

La folie donne à lire comme dans un miroir le mouvement de la chute possible de l'humain dans l'animalité. C'est donc par le dressage et l'abrutissement qu'on peut réduire la négativité, ce qui met en péril la sagesse et l'ordre. La guérison suppose donc de pousser jusqu'au bout cette animalité, car là est la vérité de la folie. La folie lève la voile de sa vérité qui réside dans l'animalité et dans la déraison. C'est la figure exemplaire des variétés de la déraison. Ainsi placée au centre de l'expérience de la déraison, la folie reste dans un cadre strict qui permet au rationalisme cartésien de se l'approprier.

En mettant le fou à part, l'âge classique le prive de sa libre expression. Le discours qu'il met en place à propos de la folie est un discours sur la folie, non un discours de la folie. Il suppose que la folie ne peut réserver aucune vérité, fut-ce sous la forme d'une énigme, puisque folie et pensée, folie et vérité s'excluent.

4)- LE 18^{EME} SIECLE ET LA NOSOGRAPHIE NAISSANTE

A)- Le fou au jardin des espèces :

Le fou n'est plus uniquement perçu comme déraisonnable ; l'homme du 18^{ème} siècle fait pénétrer la folie dans le cercle même de la raison : *" l'essence générale de la folie est dépourvue de forme assignable ; le fou, en général, n'est pas porteur d'un signe ; il se mêle aux autres, et en chacun il est présent, non pour un dialogue ou un conflit avec la raison, mais pour la servir obscurément par d'inavouables moyens "*. Cette époque où l'on n'arrive plus véritablement à cerner la folie, marque pourtant paradoxalement la naissance d'un étrange instinct qui permet de reconnaître immédiatement le fou. *" Le fou n'est pas manifeste dans son être ; mais s'il est indubitable, c'est qu'il est AUTRE "*.

" La folie, c'est la raison, plus une extrême minceur négative ; c'est ce qu'il y a de plus proche de la raison et de plus irréductible ; c'est la raison affectée d'un ineffaçable indice : LA DÉRAISON ".

La maladie au 18^{ème} siècle est pensée sur un modèle botanique. Le projet est de constituer *"un jardin des espèces pathologiques "*. L'être suprême garantit la soumission de la maladie au principe de raison, la dissociant ainsi de toute idée de chatiment. La maladie prend place dans l'ordre universel, infailliblement rationnel : *" le grand souci des classifications est animé par une constante métaphore qui a l'ampleur et l'obstination d'un mythe : c'est le transfert des désordres de la maladie à l'ordre de la végétation. "* La folie y prend place et se voit soumise au même impératif de classification que le domaine pathologique dans son

ensemble. Mais " *tout se passe comme si cette activité classificatrice avait fonctionné à vide, se déployant pour un résultat nul, se reprenant et se corrigeant sans cesse pour arriver à rien* " ; et de fait ces multiples essais aboutissent la plupart du temps, dans l'affinement et le détail des maladies mentales, à de simples caractères moraux ou physiques : " *de toute façon, le travail d'organisation des maladies de l'esprit ne se fait jamais au niveau de la folie elle même. Elle ne peut porter témoignage de sa propre vérité. Il faut qu'intervienne soit le jugement moral, soit l'analyse des causes physiques* " .

C'est avec la découverte des maladies nerveuses que va s'instaurer une véritable relation médecin-malade car elles permettent l'établissement de véritables cures.

Dans le dur labeur de la classification, la folie se constitue comme domaine de connaissance. La déraison disparaît et fait place à la maladie mentale. Mais la nosographie naissante du 18ème définie uniquement des variétés abstraites de folie, sans aucune médiation avec la vérité concrète du fou en tant que tel.

B)- Le délire :

Sous le poids d'une tradition de juristes et de théologiens, le fou est considéré comme innocent : l'âme du fou est préservée, protégée de la maladie.

Ainsi la morale classique laisse au fou la possibilité de rédemption, elle lui accorde une certaine innocence puisque " *l'âme des fous n'est pas folle* " . La tradition juridique occulte sa culpabilité. Cependant, cette innocence du fou est nuancée par l'idée que la folie prend racine dans le corps. En effet " *c'est l'irrésistible puissance de son corps qui atteint sa liberté* " , car l'âme et le corps sont liés.

La médecine de l'époque cautionne l'idée d'une folie qui serait liée au dysfonctionnement de certaines parties du corps : " *s'adressant au fou, ils voudraient le convaincre que sa folie se limite aux seuls phénomènes du corps* " . Du même coup, la folie trouve son explication dans les troubles corporels : *un fou est un malade dont le cerveau patit* " .

Ainsi, ici se pose le problème de la dissociation de l'âme et du corps. Dans la lignée humaniste, Voltaire assigne à la folie " *les limites des seuls phénomènes du corps* " . En ce sens, l'âme n'est pas atteinte. Néanmoins, le problème de la relation entre l'âme et le corps n'est pas encore résolu. Ce questionnement sur la dissociation âme/corps " *posera plus tard pour le médecin le problème de l'origine, de la détermination causale, du siège de la folie, et prendra des valeurs matérialistes ou non* " . Ce questionnement induira l'émergence de deux idées de la psychiatrie : l'une, spiritualiste, l'autre, matérialiste. Pourtant, le problème de l'âme et du corps que traitent les philosophes ne concerne pas encore la médecine de l'époque. Celle-ci s'intéresse plutôt aux phénomènes corporels et à leurs conséquences. Il est en effet chose acquise pour les médecins que l'âme et le corps " *sont ensemble en question* " dans la folie. La perception des phénomènes extérieurs de la folie, de ses manifestations, va rapidement devenir explication. Ainsi, le phénomène extérieur devient une explication causale de la folie : par exemple, chez le maniaque, l'agitation, la chaleur sans fièvre... deviennent explication de sa folie. Cette explication intérieure de la folie, tirée de l'observation de phénomènes extérieurs, va constituer une foule d'images causales : " *on induit l'image à partir des familiarités de la perception, et on déduit la singularité symptomatique du malade, des propriétés physiques qu'on attribut à l'image causale* " . Cette image causale de la folie prend sa source dans l'altération du cerveau et plus largement du corps.

Descartes posera par ailleurs la prééminence de la passion dans les affections de l'âme : " *la passion est la surface de contact entre corps et âme* " . Ainsi, sous l'influence du rationalisme, la médecine conçoit la passion comme " *causes du mouvement dans les humeurs, celles-ci agitant toute l'économie du corps* " . Dans la pensée classique, l'idée de folie est conçue sur le thème de la passion. Elle correspond au moment où les passions sont plus fortes que le mouvement d'union de l'âme et du corps. Ces passions, dès lors, obéissent à un mouvement qui n'est plus sous l'emprise du cogito ; il devient IRRATIONNEL.

Ainsi par le Cogito, le rationalisme implique l'idée de l'irrationnel et de délire. Le fou, désormais, est celui qui sous l'emprise de la passion toute puissante et libérée du Ratio tiendra pour vraie l'image, l'illusion. Il prend pour cadre de son délire le langage logique de la folie. De fait, la folie se reconnaît au délire. Elle est discours délirant, c'est à dire " *sorti du sillon* " , du droit chemin de la raison. Aveuglement, expérience ténébreuse, la folie se situe à la charnière du rêve et du faux. Elle correspond à un jugement erroné. Elle commence là où s'obscurcit et s'évanouit le rapport de l'homme à la vérité. Le fou, à l'opposé du héros tragique qui trouve dans la nuit la vérité du jour et de l'être, est englouti dans l'obscurité du non-être.

C'est ce qui permet de comprendre le sens de l'internement : restituer la folie à sa vérité de néant.

C)- Figures de la folie :

C'est cette négativité de la folie que l'expérience médicale fait entrer dans une connaissance positive découpant des figures de la folie.

Le groupe de la démence est considéré comme " *l'essence de la folie* " dans ce qu'elle a de plus négatif, c'est à dire l'envers de la raison : " *c'est de la folie ainsi conçue dans toute la négativité de son désordre que s'approche la démence*". La démence est donc la folie poussée à son paroxysme, la folie parvenue à son point le plus intense. La catégorie de la démence reconnue par les médecins est appréhendée sous la forme de la négativité ; elle s'apparente au désordre, à l'erreur, à l'illusion, à la non vérité ; elle est étrangère à la raison ouverte à tous les symptômes de la folie, elle n'en a elle même aucun et se laisse circonscrire en la distinguant de la frénésie et de la stupidité. Cependant la différence entre démence et stupidité s'approfondit car dans cette dernière la personne se trouve dépourvue de sensations : " *à l'un est refusé la réalité du monde extérieur* (stupidité), *à l'autre la vérité n'importe pas* (démence) ". Cette différenciation s'établit donc sur la volonté.

Mélancolie et manie sont expliquées par la physiologie cartésienne en termes d'esprits animaux, dès lors ces esprits animaux sont substitués par l'image de la tension. Si le maniaque est comparable à l'instrument dont les cordes sont trop tendues, le mélancolique ne vibre plus au monde extérieur. On reconnaît là l'observation de cycle maniaco-dépressif.

Hystérie et hypocondrie deviennent des maladies des nerfs en relation avec une faute morale. La folie a désormais partie liée avec la culpabilité.

La psychiatrie "scientifique" qui conjugue la médecine et la morale est devenue possible.

D)- L'ébauche d'une thérapeutique :

Le mythe de la panacée, remède universel contre tout, est concrétisé par l'opium ; celui-ci est utilisé pour insensibiliser. L'opium est alors vu comme des " *particules aériennes* " qui sont capables de se mêler intimement et d'animer l'esprit du patient en le " *rectifiant* " et en le " *corrigeant* ".

Cependant la notion de cure tend à remplacer l'opium, ouvrant ainsi le domaine clinique et mettant au centre de la thérapeutique, la relation médecin-malade. L'immersion avec la cure par les bains et plus tard par la douche devient la technique thérapeutique de choix, car d'elle découlent des idées de purification et de consolidation du corps vicié de l'homme en proie à la folie. Mais, il y a aussi la régulation du mouvement (marche, course, promenades régulières et réglées) qui est à compter parmi les moyens thérapeutiques de la folie.

Les cures s'adressent à l'unité de l'âme et du corps.

5)- LE NOUVEL ORDRE ASILAIRES :

A)- Le neveu de Rameau

Le Neveu de Rameau, conte satirique écrit par Diderot en 1762, met en scène un dialogue entre un philosophe et le neveu de Rameau, bohème cynique.

Pour la première fois, avec le Neveu de Rameau, la folie, réduite au silence, parle à la première personne.

"*Le Neveu de Rameau* raconte la nécessaire instabilité et le retournement ironique de toute forme de jugement qui dénonce comme lui étant extérieur et inessentielle."

Diderot tourne en dérision la raison en montrant que sans la déraison, la raison ne serait pas. En ce sens, Diderot sera un des précurseurs de la logique dialectique hégélienne qui vise à montrer le mouvement des rapports entre les contraires. Diderot montre dans cette satire: "*l'irréparable fragilité des relations d'appartenance, la chute immédiate de la raison dans l'avoir où elle cherche son être: la raison s'aliène dans le mouvement même où elle prend possession de la déraison.*"

L'existence bohème et déraisonnable que vit le protagoniste annonce les paroles provoquantes de Nietzsche et d'Antonin Artaud. En effet, ces deux personnages n'ont pas caché dans leur oeuvre leur maladie, ils ont livré à la société leur vision du monde, vision pénétrante de la condition humaine, montrant que la

folie, même si elle est aliénante, n'est pas forcément déraison. "*Je puis dire que, moi, vraiment, je ne suis pas au monde, et ce n'est pas une simple attitude d'esprit*" dira Antonin Artaud. Son oeuvre montre cette folie qui isole, qui met au ban de la société, mais qui est lucide aussi, au travers de laquelle l'homme est capable de ressentir plus intensément, avec plus de sensibilité, la vie.

La folie manifeste la vérité de l'homme qui dans le grand tournoiement du délire se révèle en sa subjectivité pure. C'est du fond de la déraison que la question de l'être peut être posée. Tel est l'enjeu de ce texte profondément anticartésien.

B)-la grande peur:

Le changement décisif qu'opère dans la psychologie le Neveu de Rameau, n'empêche pas à la peur de la folie de surgir de nouveau. Cette peur de la folie est produite par des présupposés, qui relèvent du domaine moral.

Sous l'impulsion de l'hôpital général, les léproseries sont réhabilitées en lieu d'internement pour les fous, de ce fait, l'idée de contagion reste omniprésente chez le peuple. La folie fait peur car au 18ème siècle elle demeure assimilée, dans les consciences à une maladie contagieuse. L'idée d'une contagion venant des lieux d'internement se répand sous la forme de mouvements de panique.

On parle d'épidémie. L'enfermement fait peur, mais s'il est jugé périlleux, il ne s'agit pas de le supprimer, mais plutôt de l'aseptiser, c'est à dire de stériliser l'air afin qu'il ne transmette pas les germes de leur folie.

La peur de la folie devient spécifique et devient pour la raison une menace qui lui est intérieure. La folie s'explique par le milieu et l'histoire où elle prend naissance. A la fin du 18ème siècle, il est dit que la folie naîtrait de la liberté, de la possibilité qu'a l'individu à faire ses propres choix dans un monde sans balises ni gardes-fou, c'est justement cette pluralité qui rendrait le sujet incapable de choisir du fait de ces multiples possibilités et qui le confondrait. La religion quant à elle réprimerait les passions et serait ainsi responsable de la mélancolie car elle maintiendrait l'individu prisonnier d'un système de valeur étroit.

La folie s'explique donc par le milieu et l'histoire où elle prend naissance. Les conditions de vie, les habitudes, les moeurs, les croyances peuvent favoriser ou non la folie. La folie apparaît comme une perte de la simplicité naturelle. L'animalité tenue au 17ème siècle pour une expérience de la folie est ce sur quoi la folie n'est pas prise.

La folie a désormais partie liée avec l'histoire des hommes; la déraison, elle en ses formes philosophiques et poétiques s'inscrit dans une expérience spirituelle.

C)-Le nouveau partage.

La folie s'écarte de la déraison, des "*petites maisons*", structures indépendantes de l'hôpital général s'ouvrent et deviennent le lieu d'internement des insensés. On observe donc dans le courant du 18ème siècle un isolement de la folie par rapport aux autres maladies. Foucault observe que: "*La folie n'a pas rompu le cercle de l'internement mais elle se déplace et prend lentement ses distances.(...) La folie a trouvé une patrie qui lui est propre.*"

La folie s'installe peu à peu comme objet de perception, les médecins ne se contentent plus d'établir une nosologie fondée sur des constats peu scientifiques, mais tentent de nuancer les termes descriptifs de la folie en montrant que: "*L'aliéné est du côté du non-sens; l'insensé, dans l'inversion du sens.*"

C'est le début de la perception asilaire, concrétisé par un effort de compréhension en différenciant de manière plus sensible les maladies.

Foucault nous dit que cette perception asilaire s'explique par une curiosité de la folie qui deviendra "*bientôt pitié, demain humanitarisme et sollicitude sociale*".

Des mouvements de protestation se lèvent contre le scandale de l'internement qui mêle les fous, les pauvres et les débauchés. Une constatation et une critique politique s'attaquent à revendiquer la séparation des fous des autres prisonniers, non pour libérer la folie, mais la livrer à l'internement. La révolution veut cacher les fous à la société.

Dans le même temps, en France comme en Angleterre, la misère n'est plus envisagée comme une tare de la société, les chômeurs dans l'indigence ne sont plus internés avec les fous. En effet, les riches trouvent dans les pauvres la force de travail nécessaire pour mener à bien la révolution industrielle naissante.

Ainsi, l'internement asilaire se spécifie de plus en plus, et la folie tend à s'isoler. Le cercle de la folie et celui de la déraison, resserrés à l'âge classique autour de la folie se défont. La folie est rendue à la solitude.

D)- Du bon usage de la liberté

Détachée de ses anciennes parentés, la folie pose problème au législateur qui avec la Déclaration des Droits de l'Homme, a rompu avec la juridiction de l'internement arbitraire.

On rêve de maisons de correction idéales qui préviendraient toute contagion, ou de forteresses pyramidales dans lesquelles le travail aurait valeur marchande pour l'administration et pour le prisonnier valeur de rachat et d'achat de sa liberté.

Tenon et Cabanis défendent l'internement comme espace de liberté restreint et organisé ayant une valeur thérapeutique. Cabanis veut supprimer les chaînes, restriction absolue de la liberté, et les remplacer par ce qui deviendra la camisole de force destinée à contenir les mouvements violents. L'instrument s'intègre dans le jeu mobile de la liberté et de ses limites. La folie est transformée en réalité clinique, sous l'emprise du regard, et objet d'enseignement.

La liberté, qui a valeur thérapeutique, est une liberté aliénée soumise à un sujet absolu qui serait pur regard et confèrerait à la folie le statut de pur objet : "*l'internement a pris ses lettres de noblesse médicale, il est devenu lieu de guérison*".

Le projet théorique de Tenon et Cabanis qui donne à la folie le statut de pur objet se voit inscrit dans les transformations institutionnelles réalisées par Tuke et Pinel.

E)- Naissance de l'asile :

Quelles sont les conditions d'apparition de l'asile et quels sont les fondements de cet ordre nouveau ?

1)- Surveillance, contrôle, dressage :

Tuke en Angleterre, Pinel à Bicêtre sont les protagonistes du nouvel ordre asilaire, qui libère les malades de leurs chaînes. La retraite de Tuke est une maison de campagne qui fournit le cadre thérapeutique d'un retour à la nature, la folie étant la rançon de la culture qui permet de retrouver la raison. Le mythe de la famille qui inspire la communauté fraternelle des malades, des surveillants, sous l'autorité du directeur de l'administration. Le modèle de la famille se repère aux images bibliques. La guérison du fou pour Pinel implique la restitution d'un statut social reconnu. Être libéré de son délire n'est pas suffisant. L'infirme Couthon cruel, sauvage, bestial, devient un gardien émérite ; le soldat Chevinge, ivrogne et irritable devient un serviteur exemplaire, modèle de bonne conduite et de reconnaissance. Foucault s'attache, non à faire l'éloge d'une libération, mais à comprendre les formes sociales qui lui donnent un sens. Les anciennes pratiques d'enfermement se ressèrent autour du fou. Le fou n'est plus seulement un insensé, une figure de la déraison, c'est un ALIÉNÉ : il a entièrement perdu la vérité, il est dépossédé de la raison.

L'asile idéal de Tuke redonne au fou une famille qui le soumet à la loi morale et religieuse. La peur constitue le principe de traitement des fous. Le travail est un des autres instruments utilisés à la retraite. Plus efficace encore que le travail, le regard des autres, mais non comme dans l'internement classique où l'animalité était offerte en spectacle. Le regard qu'instaure Tuke est un regard qui contrôle, qui traque ; un regard de surveillance qui peut tout voir sans être vu. Le fou est ainsi convié dans un cérémonial à se donner lui-même en spectacle, dans une représentation où il apparaît parfaitement conforme aux modèles et aux attentes de ceux qui le regardent. Le fou évolue donc dans un univers de jugements, dans un système de récompenses et de punitions, dont le critère est la norme sociale. Le fou est constitué en objet d'observation, et rend possible la science des maladies mentales, science du classement, non du dialogue.

En 1793, Pinel reçoit le service des aliénés. L'internement devient un lieu de liberté surveillé et organisé, à finalité thérapeutique, ou plutôt orthopédique. Pour Pinel, le traitement de la folie oscille entre des formes de libération et des structures de protection. Il s'agit de corriger, de redresser en utilisant la peur au service de la morale sociale. Pinel met en place une machinerie complexe pour produire, sinon un retour à la raison, du moins l'aveu de sa faute : silence dans la mise à l'écart propice au repentir ; reconnaissance de la folie en miroir par sa mise en dérision dans la confrontation du délire de l'un avec le délire de l'autre ; jugement perpétuel d'un tribunal invisible que préside le médecin qui punit et sanctionne. Les traitements s'administrent dans un contexte moral, et le cachot ou la réclusion sont les armes contre la résistance à ces traitements dont le médecin est le maître d'œuvre.

2)- Le médecin, personnage central :

Le médecin devient le personnage central dans ce que sera l'asile : il est le garant de la loi morale et juridique ; il est le représentant de l'autorité et le médiateur de toute reconquête d'humanité pour celui qui, mineur et infirme, ne peut l'obtenir que de l'alléger au médecin. L'internement se trouve légitimé par la constitution de la psychiatrie comme science des différentes formes de maladie mentale : " *l'asile devient un instrument d'uniformisation morale et de dénonciation sociale* " .

Le fou devenu malade mental aliène entièrement sa volonté dans celle du médecin qui, lui, détient son pouvoir de guérison de la figure du père ou du juge ; que successivement il revêt. Le couple médecin-malade, " *en ce qui se nouent et dénouent toutes les aliénations* " est la seule réalité concrète en dehors des formes vides du positivisme du médecin. La pratique psychiatrique du 19^{ème} siècle, converge vers Freud qui a démystifié les structures asilaires, mais a le pouvoir thaumaturgique du médecin, créant " *la situation psychanalytique, où par un court circuit génial, l'aliénation devient désaliénante, parce que, dans ce médecin, elle devient sujet* " , ce pour quoi la psychanalyse demeure étrangère au travail de la déraison.

F)- Le cercle anthropologique :

La vie de la déraison se fait entendre dans la fulguration d'oeuvres dont ces auteurs sont réfractaires aux aliénations qui guérissent. La folie classique appartenait aux régions du silence. Le neveu de Rameau fait réapparaître la folie dans le langage où elle parle à la première personne. L'asile de Pinel, en libérant le fou de ses chaînes, a enchaîné au fou la vérité de l'homme. " *On le libère de sa parenté avec le crime et le mal, mais pour l'enfermer dans les mécanismes rigoureux d'un déterminisme.(...) On détache les chaînes qui empêchaient l'usage de sa libre volonté, mais pour le dépouiller de cette volonté même, transférée et aliénée dans le vouloir du médecin.* " Le fou est ainsi préservé du monde, son existence est niée du fait qu'elle soit suppléée à un être qui prendra des décisions à sa place, il est enfermé dans un état de fait, dans un état de dépendance irréversible. L'Histoire de la folie est l'histoire des conditions de possibilité de la psychologie.

Mais la psychologie ne rend pas à la déraison sa voix. Pour lui redonner vie, Foucault convie des figures de l'errance : Goya, qui nous donne à voir la folie de l'homme jeté dans la nuit ; Nietzsche et Artaud, qui donnent une expression à ces murmures de la déraison où il est question du néant ; Sade, qui recueille les derniers mots de la déraison et retrouve la folie oubliée du désir qui est sagesse, puisque le désir, en sa fureur a été mis en l'homme par la nature elle-même. La déraison veille dans sa nuit et donne au monde occidental la possibilité de retrouver l'expérience tragique. " *Ainsi dans le discours commun au délire et au rêve , se trouvent jointes la possibilité d'un lyrisme du désir et la possibilité d'une poésie du monde puisque folie et rêve sont à la fois le moment de l'extrême subjectivité et celui de l'ironique objectivité.* " La folie de l'artiste lui permet de vivre avec plus d'intensité, de sensibilité, d'acuité le monde. Ils ne vivent pas dans un monde factice, artificiel mais dans un monde authentique et sans barrières dans lequel rêves et existence sont confondus, ainsi ils ne trichent pas et dans leur oeuvre , ils se livrent entièrement et nous délivrent une leçon sur la condition humaine. La folie de l'artiste est la chance de voir naître la vérité de l'oeuvre : Nietzsche, Artaud, Van Gogh, Hölderlin et Nerval.

Edgar Poe écrira d'ailleurs: " *Les hommes m'ont appelé fou ; mais la science ne nous a pas encore appris si la folie est ou n'est pas le sublime de l'intelligence...si tout ce qui est la profondeur ne craint pas une maladie de la pensée... Ceux qui rêvent éveillés ont connaissance de mille choses qui échappent à ceux qui ne rêvent qu'endormis.* "

CRITIQUES

INTRODUCTION :

La psychiatrie des années 30 est l'objet d'une rude polémique entre partisans d'un modèle biologique et défenseurs du modèle freudien.

Ainsi, la dispute s'engage entre H. Ey et J. Lacan :

- Ey s'inscrit dans la tradition jacksonienne. En effet, pour lui " *il faut réunir la neurologie à la psychiatrie pour doter cette dernière d'une théorie capable d'intégrer le freudisme* ". Ainsi, si H. Ey ne s'oppose pas au modèle psychanalytique, en revanche, il prône une psychiatrie dont le fondement serait sa doctrine de l'organo-dynamisme.

- J. Lacan, au contraire, réfute " *la psychogénèse et l'organogénèse* ". Pour lui, la psychiatrie doit s'inspirer uniquement de la notion de psychogénie, c'est à dire " *de l'organisation purement psychique de la personnalité* ".

C'est en ce sens que Lacan sera l'un des premiers à accueillir plutôt favorablement l'Histoire de la folie : ainsi, au congrès de l'Internationnal Psychoanalytical Association, il soutiendra l'idée que l'expérience de la psychanalyse " *s'oppose radicalement à toute philosophie issue du Cogito* ". Lacan rejoint de fait Foucault, lorsqu'il soutient que " *la folie a sa logique propre et qu'elle doit se penser hors d'un monologue de la raison sur la folie*".

Henry Ey, au contraire rejoindra la position de la plupart des psychiatres, à la parution de l'Histoire de la folie, qu'il jugera " *psychiatricide*". Dans l'Évolution psychiatrique, il réfute l'idée que la folie puisse être un " *phénomène culturel* ".

Et, dans le contexte de parution de l'Histoire de la folie, le torchon brûle déjà entre les psychiatres et l'antipsychiatrie naissante. Les antipsychiatres partagent avec Foucault " *l'idée que la folie doit être pensée comme une histoire dont les archives ont été refoulées au prix d'une formidable conjuration, celle de l'aliénisme devenu psychiatrie, celle de la raison devenue oppression* ".

1)- LA POLÉMIQUE ENTRE FOUCAULT ET LES HISTORIENS :

C'est justement la relation de Foucault à l'archive qui fera l'objet d'une attaque virulente de la part des historiens.

Foucault, en effet, défend la valeur de l'archive " *transgressive* ", à laquelle il veut donner la parole. Ce " *document brut* " est, selon lui, plus éloquent que la trace de l'expert, du juge. Redonner la parole au fou, par l'archive brute, voilà aussi l'objet de l'Histoire de la folie. Car le problème que soulève Foucault, c'est que justement la psychiatrie " *s'est historicisée sous la forme d'un pur récit hagiographique* ", dont l'ancêtre le plus illustre était Pinel.

L'Histoire de la folie fait certes référence aux doctrines philosophiques, littéraire, etc... Néanmoins, l'ouvrage est également jonché de visages anonymes, de registres d'hôpitaux, d'archives de police, qui, liés entre eux forment un réseau stupéfiant de témoignages livrés au lecteur dans leur violence, leur horreur. C'est semble-t-il, la confrontation du document officiel avec l'archive officieuse, qui permet à Foucault de lier le sentiment à l'objectivité. Pour Foucault, le " voir " est une notion essentielle dans sa quête d'une vérité ontologique sur la folie : tant les visages des tableaux de Goya, les silhouettes de la Nef des fous que les hommes et les femmes anonymes accusés, tous forment un gigantesque tableau de ces vies tragiques. C'est un lieu de l'analyse pour Foucault.

Or, les historiens lui reprochèrent justement son attitude subjective, son attachement à l'émotion ; ils critiquèrent sa " *désinvolture* " face au fait historique, à l'ÉVÉNEMENT.

Mais, la situation de Foucault est-elle réellement celle de l'historien ? L'objectivité est-elle le but recherché dans l'Histoire de la folie ?

" *La perception immédiate, prégnante, émotive de l'archive ne lâche guère Foucault. Ses travaux vont en partie dérouler pour nous son acharnement à poursuivre cette rencontre, à s'expliquer avec elle de bien des façons et à l'imposer peu ou prou à ses lecteurs* ".

Le philosophe entretient une relation particulière à l'archive : " *il veut manipuler en tous sens sa rencontre avec le document, manier tous les registres d'analyse possible que lui offrent les sciences humaines, afin de convaincre de l'importance de ces figures mises au hasard ?* " Foucault s'engage à " *épuisier* " le sens de l'archive. Ainsi, il répond aux critiques des historiens qui lui reprochent d'être, soit trop approximatif, soit dans l'erreur, qu'il ne veut pas entreprendre un travail d'historien, mais retracer une certaine histoire de la folie, et en dégager une " *vérité ontologique* ". Dans La vie des hommes infâmes, notamment, sa préface commence par l'avertissement suivant : " *ce n'est point un livre d'histoire (...), ce livre ne fera donc point l'affaire des historiens encore moins que les autres* ". Ce que veut Foucault, c'est sentir de l'intérieur le vécu de ces témoignages de fous. Et si J. Leonard affirme, en 1977, dans l'Historien et le philosophe que " *l'historien perçoit que Foucault ne ressent pas toujours de l'intérieur toutes les réalités du passé* ". Foucault, en précisant " *ce n'est point un livre d'histoire* ", répond par avance à l'objection de Léonard : il invite le lecteur, dans une certaine structure dont la règle fut -pour reprendre l'expression d'Arlette Farge- " *son goût, son plaisir, une émotion, le rire, la surprise, un certain effroi ou quelque autre sentiment. Décrivant le sentiment ressenti, il parle de vibrations physiques et de fibres secouées* ". Dans ces conditions, comment nier que Foucault ait ressenti de l'intérieur ? La stupéfaction de Foucault par rapport à l'archive brute, au "nonsavoir", la dépossession provisoire des traditionnels outils de compréhension du réel, ce face à face entre l'homme et le témoignage, n'est-ce pas là une méthode pour saisir l'indicible, recouvrer le réel ? Pour A.Farge, l'archive " *infâme* " fut " *le primordial et nécessaire déclencheur des instruments majeurs de la pensée de Foucault* ". Ainsi, être fidèle au réel, passe par cette traversée auprès des hommes de peu dits étrangers ou extravagants.

En ce sens, la volonté de subjectivité, est pour lui le moyen de mieux accéder au réel ; et Deleuze y voit " *le thème ultime chez Foucault : " LA SUBJECTIVATION* ".

2)- LE RAPPORT DE FOUCAULT À FREUD :

Derrida, dans Penser la folie, s'intéresse à la pensée de Foucault, non plus par rapport à Descartes ; mais il se propose d'articuler l'Histoire de la folie autour de la question psychanalytique.

Comment, en effet, Foucault pense-t-il la révolution freudienne ? Où situe-t-il Freud ? Quels ont pu être les apports de la psychanalyse dans la contexte d'une psychologie naissante ?

Derrida écrit cet article en 1992, c'est à dire 30 ans après que l'Histoire de la folie a été publié. Peut-on, aujourd'hui, penser la psychanalyse comme Foucault l'appréhendait en 1961 ? " *Il y va aujourd'hui de l'âge auquel appartient le livre lui-même, de l'âge depuis lequel il a lieu, de l'âge qui lui assure sa situation : de l'âge décrivant plutôt que de l'âge décrit* ". Et plus loin de dire : " *ce qui m'intéressera, ce serait donc plutôt le temps et les conditions historiques dans lesquels le livre s'enracine ou prend son départ (...) or, du côté où il s'écrit, il y a un certain état de la psychanalyse. En un mot, quelle est la situation de la psychanalyse au regard et au moment de Foucault ? Et comment celui-ci situe-t-il son projet au regard de la psychanalyse ?* "

Foucault découpe l'Histoire de la folie en un âge classique et un âge post- classique. Ce découpage interdit à la psychanalyse le rôle qu'on lui a souvent assigné : celui d'un tournant, d'une révolution dans l'approche de la folie. Pour Derrida, Foucault place Freud sur la bordure de son Histoire de la folie ; pourtant, " *Foucault, -dit-il- veut et ne veut pas placer Freud en un lieu historique stabilisable, identifiable et offert à une appréhension univoque* ". En effet, Foucault semble avoir une position ambiguë vis à vis de l'apport freudien, considéré par Foucault, selon l'interprétation de Derrida, comme une " *charnière* ". Ici, le mot est important, car il désigne à la fois " *un dispositif axial autour duquel s'assure le tour* ", mais aussi " *une alternance d'ouverture et de fermeture, d'aller et retour qui peut assurer le dispositif d'une charnière* ". Pour Foucault, la psychanalyse est cet aller retour, ce balancier, " *cet interminable mouvement alternatif* " : Freud serait, dans le même temps, celui qui " *monte la garde et introduit* ", qui simultanément " *clôt une époque et en ouvre une autre* ". Cette position que Foucault confère à Freud, il la déduit directement de la situation analytique, " *comme scène du huis-clos* ".

D'après le découpage de Foucault, ce partage qui structure l'Histoire de la folie, l'âge classique ne permet pas la naissance d'une psychologie ; pourtant, l'âge post-classique, qui en voit l'émergence, voit naître également la psychanalyse ; or, cette dernière " *ne fait pas partie de la psychologie, elle n'en fait plus partie* ". " *Avec la psychanalyse, en elle, il n'y a déjà plus de psychologie* ".

Foucault parle de la psychanalyse comme un RETOUR ; Derrida se pose la question de savoir si ce retour n'est pas un retour à l'âge classique.

Le RETOUR " *de Freud à* ", ce serait à nouveau un basculement dans le rationalisme : en effet, " *si Freud ne renoue pas avec un certain âge classique* ", qui excluait la folie, en revanche, il considère la folie comme " *chose de la raison, comme déraison* ".

Ainsi, quand, à la même époque la psychologie se développe dans le champ du positivisme, inventant la notion de maladie mentale, Freud, à contre-courant, envisage la folie dans une logique " *néocartésienne* ".

Mais, pour Foucault, la psychanalyse marque un véritable bouleversement en ce qu'elle réinstaura le dialogue avec la déraison. " *Mais cette fois, on devrait se remettre à parler avec elle : on rétablirait un dialogue avec la déraison et on lèverait l'arrêt cartésien* ".

Voilà peut-être l'innovation de la psychanalyse pour Foucault, et ce qui lui fait dire " *qu'il faut être juste avec Freud* ". Car, pour Foucault (encore que celui-ci reste ambigu), dans la psychanalyse " *il y a la violence souveraine d'un retour (...) Freud reprend le folie au niveau de son langage, reconstitue un des éléments essentiels d'une expérience réduite au silence par le positivisme (...) il restitue dans la pensée médicale, la possibilité d'un dialogue avec la déraison. Ce n'est point de psychologie qu'il s'agit dans la psychanalyse : mais précisément d'une expérience de la déraison que la psychologie moderne a eu pour sens de masquer.* "

Dans cette perspective, Foucault associe Freud à Nietzsche : " *si l'homme contemporain, depuis Nietzsche et Freud trouve au fond de lui-même le point de contestation de toute vérité, pouvant lire dans ce qu'il sait MAINTENANT de lui-même, les indices de fragilité par où menace la déraison, au contraire, l'homme du 17ème siècle découvre, dans l'immédiate présence de sa pensée à elle-même la certitude dans laquelle s'annonce la raison dans sa forme première* ".

Ainsi, Nietzsche et Freud symbolisent cette charnière qui annonce peut-être une meilleure compréhension de la folie.

Mais, n'oublions pas que la charnière témoigne aussi d'un aller-retour permanent, à l'image d'un balancier. Et Foucault ne manque pas de l'affirmer quand, après avoir associé Freud à Nietzsche, par ce même mouvement de balancier, il révoque l'inventeur de la psychanalyse " *du côté où nous, les contemporains rouvrons le dialogue deux fois interrompu avec la déraison* ". Freud, désormais n'est plus associé à Artaud, Nietzsche ou Nerval. " *être juste avec Freud* " signifie alors pour Foucault, non plus lui rendre justice, mais au contraire, faire son procès, car la psychanalyse a participé " *à sa manière, si original qu'elle soit, à l'ordre de ces figures mémorables du Père et du Juge, de la famille et de la loi, à l'ordre de l'Ordre, de l'Autorité et du Châtiment, dont Pinel aurait reconnu que le médecin doit mettre en jeu les figures mémorables pour guérir* ".

Foucault ira jusqu'à dire que toute la " *figure de la psychiatrie du 17ème siècle converge réellement vers Freud* ". En effet, la situation analytique exige que le médecin tienne le rôle du Père tout puissant, de même que Pinel affirmait qu'il devait incarner l'Ordre moral. Pinel et Freud se rejoignent donc dans leur conception de la relation médecin-malade. Celui-ci est en quelque sorte aliéné dans les deux cas, par cette Autorité " *mystique* ", sans fondement.

De fait, lorsque ceux qui " *de Sade à Hölderlin, à Nerval et à Nietzsche, sont livrés à une expérience poétique et philosophique répétée et plongent ans un langage qui abolit l'Histoire*", Freud devient " *un historien rationaliste de ce phénomène culturel nommé folie et, continue de payer son tribut à la magie, à la thaumaturgie* ".

Voilà le verdict de Foucault, pour qui le rôle du médecin-juge dans la situation analytique n'est pas légitime, relève de l'occulte: Freud a fait du médecin " *le regard absolu, le silence pur et toujours retenu, le juge qui punit et récompense dans un jugement qui ne condescend même pas jusqu'au langage; il en a fait le miroir dans lequel la folie, s'éprend et se déprend d'elle même.*" Vers le médecin, Freud a fait glisser toutes les structures que Pinel et Tuke avaient aménagées dans l'internement.

Foucault avait associé Nietzsche à Freud parce que tous deux avaient inauguré un discours avec la folie, parce qu'ils provoquaient un " *retour à une proximité de la folie* ".

Or, c'est justement ce langage, libre pour le premier, objectivé, rationalisé, et mystifié chez le second, qui pour Foucault les sépare. C'est ce même langage de la psychanalyse qui la séparait de la

psychologie positiviste (parce que Freud parlait à la folie), en même qu'il la reconduisait au "*statut de cette psycho-anthropologie de l'aliénation*". Le langage pour Foucault faisait apparaître "*l'homme dans la folie comme étant autre que lui même, altérité, dialectique toujours recommencée du Même et de l'Autre, qui lui révèle sa vérité dans le mouvement bavard de l'aliénation.*"

L'ANTIPSYCHIATRIE :

L'antipsychiatrie est née en Angleterre à la fin des années 50 sous l'impulsion des docteurs Laing, Esterson et Cooper. Le mouvement anti-disciplinaire a connu son âge d'or dans la foulée de 1968 et s'est exténué en même temps que le mouvement des communes dans lequel il s'inscrit ; ce dont témoigne sa présence au congrès international de dialectique de la libération tenu à Londres en 1967, militant pour une révolution socio-culturelle passant par la contreculture.

David Cooper ¹ est l'inventeur du terme antipsychiatrie qui correspond à une définition nietzschéenne de l'activité philosophique. En effet, tout comme l'activité philosophique au sens nietzschéen du terme, l'antipsychiatrie est un coup de marteau qui démolit ou déconstruit ce qui lui préexiste dans l'ordre des concepts aussi bien que dans l'ordre des gestes. Ainsi, l'antipsychiatrie s'est construite en déconstruisant les théories, les concepts, les pratiques de la psychiatrie.

L'antipsychiatrie est définie par Cooper comme une antidiscipline qui a pour but, comme toute antidiscipline: " *d'étudier le domaine où la discipline se trouve confrontée à un problème majeur* "2. Pour Cooper, ce domaine est la schizophrénie. Ce postulat est le point de départ de toute l'antipsychiatrie.

L'objectif du livre de Cooper est de " *regarder dans son contexte humain réel, l'individu qu'on a étiqueté comme "schizophrène", de rechercher comment cette étiquette lui a été donnée et par qui elle a été posée* "3. Par son étude, Cooper tente de comprendre un mode d'invalidation qui amène à un statut, et en relation dialectique avec l'établissement de ce statut, à un processus qui consiste, en fonction des règles familiales et sociales, à invalider les actes, les paroles et l'expérience du schizophrène.

L'enjeu de l'antipsychiatrie est de prouver qu'il n'y a pas de maladie mentale, qu'il n'y a que des maladies sociales, c'est à dire que la folie ne se passe pas dans l'homme, mais entre les hommes. La thèse de l'antipsychiatrie n'est donc pas comme on l'a souvent dit, de nier la folie.

L'interrogation majeure de l'antipsychiatrie est : la psychanalyse a-t-elle inventé la maladie mentale pour occulter cette vérité et servir les intérêts de l'ordre social dans des conditions historiques particulières, ceux de l'ordre "bourgeois" au sens marxiste du mot ? Dans une approche antipsychiatrique, la schizophrénie serait le produit exclusif des sociétés bourgeoises.

L'idée maîtresse du mouvement antipsychiatrique est que la maladie mentale, loin d'être un fait naturel, est une interprétation culturelle établie par les psychiatres, dont on peut et dont on doit faire l'histoire. Ainsi, l'antipsychiatrie se veut une entreprise épistémologique au sens bachelardien du terme : analyser les conditions d'apparition de la folie pensée comme maladie mentale ou, ce qui revient au même, chercher à quelles conditions la psychanalyse s'est instituée en créant les maladies mentales.

Michel Foucault lui même, dans Histoire de la folie à l'âge classique a constitué une histoire antipsychiatrique de la folie. Dans ce livre, Foucault ne fait aucune référence aux écrits antipsychiatriques de langue anglaise, antérieurs ou contemporains. Les antipsychiatres eux-mêmes n'inscrivent pas leur travail ultérieur dans la lignée de Foucault. Cependant, Cooper préfaça la version anglaise d'Histoire de la folie, témoignant peut-être ainsi de l'intérêt qu'il lui porte.

Les similarités entre l'Histoire de la folie et la thèse de l'antipsychiatrie sont frappantes. Cependant, Foucault ne dénonce rien, mais dévoile impitoyablement le visage de nos sociétés en nous donnant à voir le socle sur lequel nos institutions reposent toujours. L'antipsychiatrie, elle, fait certes l'histoire de la folie comme maladie mentale, mais porte aussi un autre regard sur le fou " *en retournant aux choses mêmes* ". Il faut alors considérer le fou comme un individu vivant et pensant, comme un sujet situé dans son contexte humain réel. En fait, la thèse de l'antipsychiatrie est que le regard du médecin crée la maladie. De plus, elle a constaté (et Michel Foucault aussi) que de tout temps et dans toutes les sociétés, il y a et il y a eu des fous et même des schizophrènes ; mais l'écart entre le fou et le non-fou n'a pas été et n'est pas partout évalué en termes de maladie mentale.

¹ David Cooper est né en 1931 à Capetown et mort en 1986. Docteur en médecine, il a dirigé de 1962 à 1966 l'unité expérimentale d'un hôpital psychiatrique de la banlieue londonienne : le fameux " *pavillon 21* " qu'il décrit dans Psychiatrie et antipsychiatrie, Paris, Seuil, 1975.

² D. Cooper, *ibid.*, p. 8.

³ *Ibid.*, p.9.

1)- La méthodologie de l'antipsychiatrie :

Les antipsychiatres ont proposé une nouvelle méthodologie inscrite dans la tradition des empiristes anglo-saxons (Hume et Whitehead) et antisystématique. Cette méthode conjugue empirisme, dialectique, pluralisme contre l'abus de la pensée rationaliste. La dialectique est une théorie de la personne dans l'histoire : l'homme est ce qu'il fait de ce qu'on a fait de lui. Cette théorie se veut une théorie du tout complexe dont la structure est telle que chaque partie y subit la causalité de toutes les autres en même temps qu'elle réagit sur elles. On reconnaît là la double inspiration du marxisme et du taoïsme. Une même proposition peut être vraie et non vraie et la vérité consiste à faire droit aux contradictions, aux différences, sans vouloir les effacer dans un quelconque dépassement.

2)- l'antipsychiatrie, une vision du monde :

L'antipsychiatrie est une vision du monde qui se réfère à une philosophie existentielle (Nietzsche, Kierkegaard, Heidegger, Sartre) et qui se réclame du Bouddhisme, du Zen, du Taoïsme (à travers l'oeuvre d'Alan Watts), de Grégory Bateson (d'ailleurs Laing a travaillé avec lui en 1962 à Palo Alto) et de Raoul Vaneigem, pionnier de la contre-culture. Pourtant, l'antipsychiatrie n'est pas d'abord un mouvement livresque, c'est une expérience au sens que ce mot recouvre en anglais : un vécu, une épreuve singulière d'une personne non moins singulière et dont elle peut parler avec d'autres. L'antipsychiatrie part des limites de l'expérience : la seule réalité que j'ai le droit d'affirmer, c'est celle dont je fais effectivement l'expérience.

3)- La Philadelphia Association :

Ainsi, en 1965, les docteurs Laing, Cooper et Esterson fondent la Philadelphia Association afin de créer des lieux d'accueil originaux. Trois de ces centres (House holds) s'ouvrent successivement : Kingsley Hall (qui a fonctionné jusqu'en 1970) puis deux autres maisons encore appelées communes. La plus célèbre de ces communautés est celle qui occupa pendant cinq ans Kingsley Hall (locaux d'un très ancien centre communautaire d'East London) où du 1er juin 1965 au 31 mai 1970, 119 personnes séjournèrent⁴. Dans son rapport de 1969, l'association se fixe, entre autres, les buts suivants :

- délivrer la maladie mentale, en particulier la schizophrénie (au sens extensif des anglo-saxons) de toutes les descriptions ;
- entreprendre de rechercher les causes des maladies mentales, de les détecter, de les prévenir, de les traiter ;
- organiser des lieux d'accueil pour les personnes souffrant ou ayant souffert de maladie mentale.

Maud Mannoni ⁵ parle des traits caractéristiques de la vie à Kingsley Hall en ces termes : "*chacun peut discuter les actions de n'importe quelle autre personne. Bien qu'il n'y ait ni staff, ni malades, ni rites institutionnels, aucun résident ne donne à un autre des tranquillisants ou des sédatifs. Des comportements sont possibles là, qui sont intolérables dans la plupart des autres lieux. Chacun se lève ou reste au lit à son gré, mange ce qu'il veut, où il le veut, reste seul ou avec d'autres, et, en général établit ses propres règles. Chaque personne, homme ou femme, a sa propre chambre. Il existe des pièces où les gens peuvent être ensemble à leur gré. Il n'y a pas eu de suicides*" ⁶.

4)- La communauté antipsychiatrique :

⁴ Entre autres Mary Barnes, auteur de Voyage à travers la folie, Paris, Seuil 1972.

⁵ Maud Mannoni, née en 1923, s'est référée explicitement à l'antipsychiatrie et s'est appuyée sur Foucault pour installer à Bonneuil-sur-Marne un lieu de vie communautaire pour des enfants dits "psychotiques", dans une grande permissivité.

⁶ Maud Mannoni, Le Psychiatre, son "fou" et la psychanalyse, Paris, Seuil, 1970.

La vie en communauté telle que l'entend l'antipsychiatrie est en elle-même thérapeutique. En effet, contrairement à la famille et à toutes les institutions modernes (école, hôpital, usine...), c'est un espace de liberté et de relation ; elle favorise la solitude en évitant l'isolement. Ainsi, la commune antipsychiatrique cultive la solitude, car elle est persuadée que la solitude est la condition de la relation à autrui et que c'est dans la relation à autrui, dans l'affrontement des libertés que la solitude s'éprouve et se gagne.

L'organisation de l'espace communautaire est au service de sa fonction : être seul avec les autres. En raison du nombre de personnes qui vivent proches, sinon ensemble, on est sûr de pouvoir être connu d'autrui sans pour autant devoir répondre à toute demande et à tout désir d'autrui.

De plus, la communauté a pour but de rendre chacun à une relation authentique. Ainsi, la thérapie est toujours pratiquée en référence à la famille, entraînée au maximum dans le processus thérapeutique. Il s'agit, en effet, de modifier " *le schéma d'interaction existant dans la famille* " de telle sorte que tous y gagnent en indépendance ; le projet espérant engager à plein les familles dans la communauté.

Cooper, quant à lui, invoque le principe taoïste de non-interférence : laisser l'autre tranquille ce qui ne va pas sans effort. Dans ce milieu de vie curatif même de la schizophrénie réduite à une perversion des relations familiales et sociales, c'est le groupe qui devient l'espace adéquat de la thérapie. Malgré sa critique de la cure classique, Cooper exploite le transfert et la projection, mais limite l'interprétation. Le patient répète les schémas d'interaction propres à sa famille, les rend explicites et parvient à les comprendre. C'est ce que Cooper appelle une "métacommunication", intervention que personne dans le sous-groupe ne peut constituer par lui-même. C'est la groupe qui devient thérapeute. Pour aider le patient à faire la différence entre ses fantasmes et la réalité extérieure, les réunions du groupe familial, et l'analyse des effets produits sur le patient par des retours ponctuels dans la famille, font partie du projet thérapeutique.

5)- *Le droit à la crise :*

Ce qui caractérise un lieu d'accueil antipsychiatrique, " *c'est une façon de débarasser le sujet au maximum de tout cadre, pour lui donner la possibilité de se retrouver par un processus conçu comme intérieur et spontané. Le malade y entre pour qu'y puisse s'y dérouler une crise dans un autre milieu* " ⁷. En effet, la thérapie est un voyage, dont les crises à la fois régressives et anticipatrices sont le trajet.

Laing propose pour ces crises le terme de "métanoïa" qui désigne une conversion, une transformation. D'après lui, il faut " *s'efforcer de suivre et d'assister le mouvement d'un épisode schizophrène aigu au lieu de l'arrêter* ". Maud Mannoni ajoute que " *l'accueil dans ces communautés anglaises consiste en une mise en place qui évoque le psychodrame ; le malade vient pour régresser et mettre en acte "sa" scène. Un public est nécessaire au patient comme témoin et support de son délire* " ⁸.

6)- *Le discours de la folie et la société :*

La pratique de l'antipsychiatrie se veut au plus haut point incluse dans la cité, posant comme un de ses buts essentiels la tolérance et l'acceptation de la folie. Elle ne pouvait se centrer que sur l'articulation de la folie et de la société.

Elle a d'abord contesté l'obligation des soins qui fait du psychiatre un auxiliaire de la police par le processus d'internement. C'est là un malaise dénoncé et ressenti par les psychiatres eux-mêmes. Mais, plus encore, cette obligation des soins, dit l'antipsychiatrie, conduit le sujet en crise aiguë à la chronicité. À partir de là, l'antipsychiatrie s'inscrit dans un projet politique en dénonçant le rôle que la société fait jouer à la psychiatrie, un rôle répressif fondé idéologiquement sur un savoir médical. Ce savoir tend à plaquer le modèle de la santé physique sur la santé mentale, et à objectiver le malade en négligeant son discours, qui est révélateur non seulement de sa plainte, mais beaucoup plus de la non-reconnaissance de son existence par une société aliénée dans le rendement et le profit. La répression exercée par la psychiatrie s'articule avec la répression générale qui sévit dans les sociétés capitalistes. " *L'antipsychiatrie a choisi de défendre le fou contre la société* " ⁹. Dès lors, l'antipsychiatrie en vient à nier la notion de maladie mentale.

⁷ Maud Mannoni, *ibid.*

⁸ Maud Mannoni, *ibid.*

⁹ Maud Mannoni, *ibid.*

De plus, Laing dénonce l'aliénation imposée par la société pour qu'on y soit accepté, aliénation dans une culture qui amène l'auteur à poser la possibilité d'une contre-culture. L'aliénation correspond à l'inquiétante étrangeté de la perte de soi, à la conscience douloureuse de se découvrir esclave : un être qui est par et pour un autre, par opposition à l'homme libre qui existe par et pour lui-même. L'aliénation est coextensive à l'humanité, mais elle est plus ou moins tenace : ses causes sont sociales et historiques. L'antipsychiatrie se rattache ainsi à un système d'explications rigoureusement marxiste. Les contraintes sociales, qui agissent sur chacun dès sa naissance et même avant, traduisent la pression exercée par la société sur l'individu qu'elle prétend intégrer, en lui imposant sa conception du monde dans le but de perpétuer sa domination. Or, il se trouve que la conception dominante du monde repose depuis la renaissance sur la science qui garantit le progrès, et sur la morale qui assure l'ordre ; science et morale étant respectivement substitués à la religion et le politique. Le travail critique de l'antipsychiatrie s'attaque à la raison rationaliste, pilier de la société bourgeoise.

7)- *Une dénonciation de la violence :*

La violence dans ses multiples formes est une des causes de l'aliénation. La question que se pose à propos de l'aliénation, l'antipsychiatrie ne consiste pas à savoir si elle tient aux désirs obscurs qu'étaye la pulsion de mort reléguée à l'arrière plan, mais de savoir comment elle s'insinue et se joue au présent dans tous les rapports sociaux.

Le lien privilégié de la danse infernale et macabre, ouverte par la violence déguisée en amour, est la famille bourgeoise, comparable à une serre chaude où poussent des enfants schizophrènes.

8)- *La schizophrénie :*

Les premiers travaux de Laing et Esterson au Tavistock Institute décrivent les familles de schizophrènes, à la suite d'entretiens avec l'intéressé, avec les membres de sa famille pris séparément et en groupe, selon tout les types de combinaison. Les résultats établis en 1958-1959 sont publiés en 1964 en Angleterre et traduits sous le titre : L'équilibre mental, la folie et la famille, en 1971, chez Maspero. Ce livre a pour objectif de prouver que la schizophrénie n'existe pas, et plus précisément que la schizophrénie n'est rien d'autre que ce que les psychiatres nomment ainsi. C'est un concept, une hypothèse, non une entité clinique objective.

La schizophrénie est caractérisée par un certain nombre de traits communs :

- l'incohérence de la pensée, de l'action, la dissociation de l'affectivité jusqu'à discordance ;
- la coupure avec la réalité et le repli sur soi ;
- une activité délirante peu systématisée ;
- une détérioration intellectuelle et effective progressive, qui peut aboutir à des états d'allures démentiellles et de déchéance mentale, accompagné de troubles organiques.

Laing et Esterson d'abord, Cooper ensuite, contestent l'objectivation de la schizophrénie en maladie mentale et entendent montrer à travers cet exemple que les phénomènes rassemblés sous l'étiquette de maladie mentale peuvent être expliqués en terme de praxis sociale, dès lors qu'on décide de les replacer dans le contexte de cette praxis.

Laing reprend à son compte les thèses de G. Bateson dans son article, Vers une théorie de la schizophrénie, dans son livre, Vers une écologie de l'esprit¹⁰. Dans les psychoses, les symptômes n'expriment plus des conflits intrapsychiques, ce sont des messages, des moyens dont le psychotique use pour établir avec son entourage une communication, la communication verbale étant devenue impossible. Il s'agit donc, pour comprendre les symptômes, de montrer comment ils s'inscrivent dans le réseau des relations interpersonnelles, et d'abord des relations interfamiliales. Pour Laing, il s'agit de rompre avec le point de vue de l'objet ; la maladie peut se situer du point de vue du sujet : le malade, ses proches, les institutions où ceux-ci s'insèrent. Le fou est une personne, et ce qu'il faut étudier, c'est son être dans le monde, ses relations dialectiques avec les autres, et d'abord sa famille¹¹. Il s'agit d'étudier le sujet humain étiqueté schizophrène comme une personne et non plus en irresponsable ; une personne en relation avec d'autres personnes au sein d'un groupe. La famille, ayant une relation singulière, une

¹⁰ tome 2, Paris, Seuil, 1980.

¹¹ Laing, Le Moi divisé, Paris, Stock, 1970, chapitre 1

perspective propre avec et sur chacune d'elles, qui en retour entretient avec lui une relation unique, et a sur lui une perspective.

9)- Trois exemples d'application de l'antipsychiatrie :

L'antipsychiatrie prend la forme d'une véritable philosophie qui conjugue le questionnement méthodique, l'expérience du regard et de l'écoute, et l'élaboration théorique.

Mais, elle n'est pas seulement une philosophie. C'est aussi un style de vie, une manière de soigner, ou mieux encore, de permettre à chacun d'avoir souci de soi-même, de faire de sa vie une oeuvre d'art, surtout à celui qu'on dit fou et qui a perçu confusément, mais mieux que d'autres, que seul un projet fait que la vie vaut d'être vécue : contestation sans pitié et donc geste créateur.

a)- l'institution en négation :

Franco Basaglia ¹² réalisa à Gorizia une institution en négation par la création d'un système d'assemblées, l'établissement d'un maximum de libertés, la soumission des médecins à la discussion de tous. Le malade, affranchi de diagnostic, retrouve le droit à la parole.

Toute la stratégie de Basaglia est de réveiller chez le malade un sentiment d'opposition du pouvoir, qui jusqu'ici l'a déterminé et institutionnalisé.

b)- le pavillon 21 :

L'objectif de cette initiative due à Cooper, fut de faire un lieu à part dans un vaste hôpital psychiatrique de Londres pour éviter le renforcement d'invalidation des schizophrènes. Il s'agit d'arracher à la répression du système, des personnes capables de passages à l'acte, quitte à mettre l'unité dans une situation de bouc émissaire.

Cette unité thérapeutique servait à la recherche, et permettait de constituer un milieu thérapeutique communautaire : la réunion de communauté réunissant soignants et soignés en totalité, les deux groupes thérapeutiques, les groupes de travail, les réunions du personnel étaient quotidiennes. Des groupes spontanés se formaient à toute heure.

Malgré les obstacles dressés par l'administration et les tentatives pour réintroduire les procédures de contrôle traditionnelles, le pavillon 21 a duré 4 ans : il a réussi à se débarrasser des classifications rigides et à supprimer les rapports hiérarchiques, à abolir la frontière entre fous et garde-fous.

Cooper mentionne deux difficultés :

- l'engagement des soignants dans la communauté thérapeutique qui compromet leur vie personnelle.
- le refus de reconnaître comme infirmiers à part entière, les anciens patients jugés irrémédiablement instables.

Ce pas de l'hôpital vers la communauté a pourtant permis de rompre avec la délégation policière que la collusion de la famille et des autorités confient à la psychiatrie.

c)- Bonneuil, un lieu pour vivre :

Le collectif coordonné par Maud Mannoni décrit dans Un lieu pour vivre¹³ une expérience française d'antipsychiatrie, et entend laisser la folie dire une vérité.

Terre d'accueil pour enfants psychotiques, sans elle voués à la répression, la maison de Bonneuil est à la fois " un accueil, une disponibilité, (...), l'assurance de trouver un adulte qui ne vous demande pas de changer " ¹⁴ . Une communauté dont Maud et Octave Mannoni furent le fer de lance ; une école expérimentale dont Robert Lefort fut le fondateur en 1969 ; régi par la loi d'association, dont les parents sont partie prenante, Bonneuil se désigne comme " institution éclatée ", qui a été agréée le 17 mars 1975 comme hôpital de jour avec foyers thérapeutiques de nuit.

La psychanalyse y garde une place prépondérante. Elle n'est pas " un remède aux carences ", pas forcément un " apport ", mais plutôt des " occasions ", c'est à dire une forme d'ouverture qui aurait

¹² F. Basaglia est né en 1925 et mort en 1980.

¹³ Paris, Seuil, 1976.

¹⁴ M. Mannoni, Un lieu pour vivre, Paris, Seuil, 1976, p. 290.

permis à l'enfant d'aller jusqu'au bout de sa colère ; le rôle de l'analyste est spécifique, et s'il est nécessaire il n'est pas suffisant.

10)- L'antipsychiatrie, un échec ? :

De l'antipsychiatrie 30 ans après que reste-t-il ? En 1986, Mannoni induisait cette question à propos de Bonneuil.

L'antipsychiatrie ne vise pas une performance en matière de guérison, elle opère des révolutions locales. Elle ne peut donc que rencontrer les résistances d'un système qu'elle tente de miner par des expériences marginales.

En prenant le parti de la dissidence, l'antipsychiatrie n'a pas réussi à être un ferment de transformation de l'institution psychiatrique, ni de la vie sociale. En effet, l'antipsychiatrie conteste et casse l'institution.

Le caractère simpliste de la politique antipsychiatrique accompagné, dans certaines expériences anglaises, d'une absence de repères en matière de règles très rigoureusement gardées à Bonneuil : la règle d'abstinence sexuelle entre les membres de la communauté, l'interdit d'agressivité en acte, l'usage de drogues. Le rejet de la psychanalyse est théoriquement faible. La longue lutte pour mettre fin à l'internement a abouti à la création de la psychiatrie de secteur, avec ses institutions éclatées au service du malade, de sa santé et de sa liberté.

Pourtant, le secteur échoue dans ce qu'il avait d'antipsychiatrique, et qu'il ne tenait pas de l'antipsychiatrie proprement dite : traiter le malade comme un sujet à part entière et l'aider à reconquérir son autonomie.

Ce qui remplace la politique de l'internement, ce n'est pas une politique antipsychiatrique comme pourrait le laisser croire le pluralisme institutionnel de secteur ; c'est une politique de la santé mentale, qui prend la forme d'une gestion des risques. Le malade mental y est pensé en terme de population, de flux, non comme un être d'échange. L'état en vient à gérer la vie des individus, à s'ingérer dans leur vie, non à offrir à l'autre, par l'éducation, d'où jaillit la parole, les moyens de faire sa vie, et d'être donc dans une position autre que celle de l'assisté.

Comme Karl Jaspers l'écrit justement, la folie est le lieu d'expression de sentiments exacerbés, généralement masqués par la raison : " *Il me semble qu'une source intime de l'existence, comme si des profondeurs, cachées dans toute vie, se découvraient ici directement* " :

*" Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;*

*Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;*

*Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,*

*Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à géindre opiniâtrement.*

*- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir. "*

Baudelaire, Les Fleurs du mal,
" Spleen "

BIBLIOGRAPHIE :

- 1)- **BARNES Mary et BERKE Joseph**, Un voyage à travers la folie, Paris, Seuil, 1973.
- 2)- **BASAGLIA Franco**, L'institution en négation, Paris, Seuil, 1970.
- 3)- **COOPER David**, Psychiatrie et antipsychiatrie, Paris, Seuil, 1975.
- 4)- **ESTERSON Aaron et LAING Rould**, L'équilibre mental, la folie et la famille, Paris, Maspero, 1971.
- 5)- **FOUCAULT Michel**, Histoire de la folie à l'âge classique, Paris, Gallimard, 1972.
- 6)- **JASPERS Karl**, Strinberg et Van Gogh, Paris, Les Editions de Minuit, 1953.
- 7)- **LAING Ronald**, Le moi divisé, Paris, Stock, 1970.
- 8)- **MANONNI Maud**, Le psychiatre, son "fou" et la psychanalyse, Paris, Seuil, 1970.
- 9)- L'Encyclopédie Universalis, Paris, 1968.
- 10)- Penser la folie : essais sur Foucault, Paris, Galilée, 1992.